

# SAINT MAURONT OU MAURANT

634-702

Fêté le 4 mai

Saint Maurant ou Mauront naquit dans la Flandre française vers l'an 634, probablement à Merville, sur la rivière de la Lys, autrefois diocèse de Théroouanne, aux confins de la Flandre et de l'Artois, entre Aire et Armentières.

Il eut pour père le bienheureux Adalbaud, duc de Douai, petit-fils de Clotaire, roi de France, seigneur riche et puissant, mais plus illustre encore par ses vertus que par ses richesses, et qui mérita que l'Eglise honorât sa mémoire le second jour de février et pour mère sainte Rictrude, née à Toulouse, en Aquitaine, de sang royal comme son noble époux.

Il eut l'honneur d'être baptisé par un Saint, nommé Riquier, si célèbre lui-même par son zèle apostolique, par sa vie pénitente, et surtout par la fondation de la fameuse abbaye qui porta son nom, près d'Abbeville, dans le Ponthieu, aujourd'hui département de la Somme.

Saint Maurant était l'aîné de quatre enfants. Clotsende, Eusébie et Adalsende, ses soeurs, qui sont également honorées d'un culte public par l'Eglise, savoir la bienheureuse Clotsende, abbesse de Marchiennes après sainte Rictrude, sa mère, le 30 juin; sainte Eusébie, abbesse de Hamage, le 16 mars et la bienheureuse Adalsende, religieuse sous sainte Eusébie, le 24 décembre. C'était donc toute une famille de Saints.

Les enfants, après Dieu, durent leur sainteté aux soins de leurs pieux parents, mais surtout aux leçons, aux larmes, aux prières, aux jeûnes et aux aumônes de leur sainte mère. Que ne peut une éducation solidement chrétienne pour l'innocence et le bonheur des enfants.

Il reste peu de souvenirs de l'enfance de saint Maurant. Voici seulement un trait, dans lequel ceux qui ne croient point au hasard, ne manqueront pas de voir une providence particulière de la part de Dieu.

Nous venons de dire qu'il avait reçu le baptême des mains de saint Riquier. Or, il arriva qu'un jour ce vénérable et saint prêtre, autant pour le profit de son âme que pour les consolations de l'amitié, vint faire visite à la bienheureuse Rictrude. Après les entretiens de piété, dont ils avaient nourri leurs âmes comme d'un pain délicieux et tout céleste, l'homme de Dieu, déjà remonté sur son cheval, se disposait à partir. De son côté, la bienheureuse servante du Seigneur, par honneur et par amitié, comme il se pratique d'ordinaire, s'était avancée de quelques pas hors de la maison; elle prit dans ses bras et éleva son petit Maurant, et pria saint Riquier de donner à son filleul sa bénédiction paternelle. L'homme de Dieu, sans descendre de cheval, prend l'enfant entre ses bras, soit pour l'embrasser, soit en effet pour le bénir. Mais, voici tout à coup, dit celui qui raconte le fait, que l'ennemi de tout bien, dans sa rage jalouse, inspire à l'animal une sorte de furie qui ne lui était nullement ordinaire. Il s'agitait à la manière d'un démoniaque grinçait des dents, s'emportait et courait çà et là avec une étrange impétuosité. Saint Riquier se voyait en grand danger de périr mais il craignait surtout pour l'enfant la pauvre mère ne craignait pas moins. Elle ne savait plus comment faire. Déjà presque défaillante, comme si elle eût vu de ses yeux la mort, le bras levé contre des objets si chers, elle détournait son visage tout baigné de larmes, pour n'être pas témoin de leur chute lamentable. Toute la maison était accourue au bruit du péril. Cependant le serviteur de Dieu, qui tenait toujours l'enfant, adresse une prière au Seigneur. A peine l'avait-il achevée, que voilà l'enfant à terre, sans aucun mal, comme un petit oiseau qui s'abat en volant; et le cheval, de son côté, a repris sa première douceur, comme un paisible agneau. La mère, de saisir avec joie son cher enfant, et de le presser tendrement sur son cœur. L'enfant souriait à sa mère, et aux plus vives angoisses succédait partout l'ivresse du bonheur. On ne peut douter qu'un si heureux dénouement ne fût dû aux mérites de ces deux saintes âmes. Et comme souvent, par la toute-puissante bonté de Dieu, les efforts de l'enfer pour perdre les justes ne font que contribuer davantage à leur progrès dans la vertu, ainsi arriva-t-il que cette épreuve ne fit qu'ajouter à la perfection de saint Riquier. Car faisant réflexion que le Seigneur, son Dieu, lorsqu'il vint pour racheter le monde, voulant nous donner un exemple d'humilité, avait paru monté, non sur un cheval superbement enharnaché, mais sur une simple ânesse que lui avaient disposée ses Apôtres, lui-même, dans la suite, toutes les fois qu'il y avait nécessité pressante de voyager, à l'exemple de son divin Maître ne voulut jamais avoir d'autre monture.

Sa première éducation terminée, le jeune Maurant fut envoyé à la cour de France, sous le roi Clovis II et la reine sainte Bathilde. Il y demeura plusieurs années, et, en considération

de ses vertus et de son mérite, autant que de sa naissance et de sa noblesse, le roi l'honora du titre de secrétaire et de chancelier du royaume.

Ce fut dans cet intervalle qu'il eut la douleur de perdre son bienheureux père, cruellement assassiné par des scélérats, dans un voyage que celui-ci fit de Flandre en Gascogne, pour y voir les parents et les biens de sainte Rictrude, son épouse.

Sainte Rictrude, après la mort de son mari, résolut de consacrer à Dieu sa viduité. Ayant refusé des secondes noces, que le roi Clovis II lui proposait avec un des plus grands seigneurs de sa cour, elle tourna toutes ses pensées et toutes ses affections vers le ciel et, par le conseil de saint Amand, auparavant évêque de Maëstricht, elle quitta entièrement le monde, prit le voile et se retira dans l'abbaye de Marchiennes, dont elle devint abbesse quelques années plus tard, et qu'elle édifia autant qu'elle l'illustra par quarante années des plus austères pénitences et des plus solides vertus. Elle-même, avec le bienheureux Adalbaud, avait donné à saint Amand cette terre de Marchiennes, pour y fonder une abbaye d'hommes, qui prit le nom d'Elnone. C'est depuis, qu'en ayant augmenté les bâtiments et les ayant séparés de ceux des religieux, elle y établit une communauté de femmes, sous le nom d'abbaye de Marchiennes. Au nombre des religieuses furent d'abord ses trois filles, dont il a été parlé plus haut.

Cependant le jeune Maurant était retourné dans son pays pour un mariage qu'il se proposait de contracter. Déjà il en avait arrêté toutes les conditions, et même célébré les fiançailles, lorsque, touché des exhortations de saint Amand, il se dégoûta lui-même entièrement du monde et résolut de se consacrer pleinement à Dieu dans l'état de virginité. Il est à croire que la mort de son bienheureux père, le souvenir de ses grandes vertus, l'exemple de sa sainte mère et de ses trois sœurs, joints à leurs ferventes prières, ne contribuèrent pas peu à cette généreuse détermination, en lui faisant mieux sentir toute la frivolité des biens d'ici-bas, et tout le bonheur qu'il y a de se donner à Dieu sans réserve.

Il communiqua donc à sa sainte mère le désir qu'il avait de renoncer pour toujours au mariage. Celle-ci craignit d'abord que Maurant ne voulût prendre le parti du célibat, que pour se livrer à la débauche avec plus de liberté, comme font tant d'infortunés jeunes gens qui se précipitent ainsi aveuglément dans les abîmes éternels. Dans cette pensée, elle fait prier saint Amand, ce charitable médecin des âmes, de la venir trouver, et lui confie ses vives inquiétudes de mère sur le salut de son fils. Il ne fut pas difficile à saint Amand de la consoler et de rendre la paix à son cœur affligé.

Peu après, comme ce saint évêque célébrait solennellement la liturgie en présence du jeune Maurant, il arriva qu'une abeille voltigeant fit trois fois le tour de la tête de celui-ci. Saint Amand, qui avait remarqué cette circonstance, croit y voir un présage du ciel, fait appeler le jeune Maurant et l'exhorte à exécuter au plus tôt le dessein qu'il avait conçu, et qu'une révélation secrète venait de lui faire connaître comme agréée d'en haut.

Saint Maurant ne différa plus; il commence par se remettre entre les mains de saint Amand et s'abandonne pleinement à sa direction. Ce saint Pontife, selon les règles de l'Eglise, le bénit et lui donne la tonsure cléricale en forme de couronne. Il lui apprend en même temps la signification mystérieuse de cette sainte cérémonie. La tonsure, lui dit-il, en mettant à nu le haut de la tête, nous rappelle que rien n'est caché aux yeux du Seigneur, pas même les pensées les plus intimes et par le retranchement des cheveux, souvent renouvelé ensuite, elle nous apprend qu'il faut retrancher de même sans relâche les désirs superflus et criminels. Cette forme de couronne, ajoute-t-il, nous exprime et la tiare du souverain prêtre et le diadème du grand Roi elle nous dit que nous appartenons désormais à un sacerdoce royal, et qu'après les combats et les épreuves de cette vie, endurés avec patience, Dieu réserve dans l'autre, à ceux qui l'aiment, une couronne de gloire immortelle et infinie. Ces leçons symboliques recueillies de la bouche du saint évêque et de la sainte Ecriture elle-même, le bienheureux Maurant les grava profondément dans sa mémoire et travailla surtout avec un soin extrême à les réaliser dans la pratique.

Elevé plus tard à l'ordre de diacre, toute son application fut de mener de plus en plus une conduite digne du nom qu'il portait et du caractère sacré dont il était revêtu.

Le Seigneur, de son côté, lui ménagea un moyen d'avancement dans la vertu, en lui procurant la société de saint Amé, évêque de Sens. Voici comme la chose arriva : ce saint avait été élevé, malgré lui, sur le siège épiscopal de Sens. Cinq ans après, calomnié par des envieux auprès du roi, qui était alors Thierry III, il fut relégué d'abord à Péronne, dans un monastère, sous la garde de saint Oultain, qui en était abbé. Après la mort du bienheureux Oultain, Thierry remit saint Amé entre les mains de saint Maurant, avec charge de le garder à son tour. Saint Maurant était alors devenu abbé d'un monastère appelé Breuil, qu'il venait de

faire bâtir lui-même dans sa terre de Merville, dont il a été parlé plus haut. Il connut bientôt le riche trésor que le ciel venait de lui confier en la personne de saint Amé; il le traita, non pas comme un banni, ni un prisonnier, mais comme un saint et un homme de Dieu; il se trouvait honoré de s'en faire le très humble serviteur et toute son application, à lui et à ses religieux, était d'étudier sa sainte vie comme un parfait miroir des plus excellentes vertus. Il voulut même qu'il fût supérieur de son monastère en sa place, et se soumit à sa direction comme le plus simple des religieux. Après sa mort, en 690, il le fit ensevelir avec beaucoup d'honneur et garda ses précieuses dépouilles dans son monastère de Breuil, jusqu'à ce que, trois ans après, il les fit transporter dans une nouvelle église, qu'il avait fait bâtir en l'honneur de la sainte Vierge.

Saint Maurant reprit alors la direction de son monastère, qu'il avait été si heureux d'abord de céder à saint Amé. On ne peut dire avec quelle application il travailla, jusqu'à son dernier soupir, à se sanctifier lui-même et à sanctifier aussi les religieux qui étaient venus se ranger sous sa conduite. On vit fleurir, au monastère de Breuil, dans toute la perfection évangélique, toutes les vertus qui honorent les plus saintes communautés, l'esprit de retraite, de recueillement, de silence et de prière, une humilité profonde, une mortification universelle, une douceur inaltérable, une patience invincible, un détachement admirable de toutes les choses d'ici-bas, un saint zèle pour les plus austères pratiques de la pénitence, pour les jeûnes, les veilles, les cilices, etc.

Saint Maurant gouvernait en même temps l'abbaye de Marchiennes, depuis la mort de sainte Rictrude sa mère, arrivée deux ans avant celle de saint Amé, en 688. Il n'avait pu refuser cette consolation à sa sainte mère, qui l'en avait prié avant de rendre le dernier soupir. Il dirigea donc l'abbaye de Marchiennes tant qu'il vécut, c'est-à-dire durant l'espace d'environ quatorze ans. Nous n'avons aucun détail sur ces dernières années de sa vie.

Enfin, le moment était arrivé où Dieu devait couronner dans le ciel une vie si pleine de vertus et de mérites. Saint Maurant était venu visiter l'abbaye de Marchiennes dont il s'était chargé, comme nous venons de le dire, à la prière de sa mère expirante. Cette visite n'eut lieu, sans doute, que par un dessein particulier de la divine providence. Dieu voulait que des cœurs, que les liens de la charité, bien plus encore que ceux du sang, avaient si étroitement unis pendant la vie, ne fussent pas séparés, même après la mort, et qu'ils reposassent en paix au même endroit. Il permit donc que, surpris tout à coup par la maladie dont il devait mourir dans l'abbaye de Marchiennes, saint Maurant, après avoir rempli une dernière fois les pieux devoirs de son saint ministère et reçu les consolations de la religion, s'y endormît du sommeil des justes dans les bras du Seigneur, à côté de sa mère et de ses trois bienheureuses sœurs. Sa mort arriva le 5 mai de l'an 702, dans la soixante-huitième année de son âge selon d'autres, le 5 mai 706, dans sa soixante-douzième année.

Son corps demeura longtemps dans l'église de Marchiennes, où il avait été inhumé d'abord. On lit dans les *Chroniques de Marchiennes* qu'il fut déposé dans l'église, du côté de l'orient, près, d'un puits qu'il avait fait creuser pour le service de l'autel, et qui porte encore aujourd'hui son nom.

Il en fut exhumé depuis, on ne sait pas bien à quelle occasion, et la plus grande partie de ses ossements furent transportés à Douai. Là se trouvaient aussi, depuis le 9<sup>e</sup> siècle, ceux de saint Amé.

On les y avait apportés du monastère de Breuil, pour les soustraire aux ravages des Normands. Ainsi reposèrent ensemble, quelque temps après leur mort, dans une même église, les restes vénérés de ces deux grands Saints, qui, pendant leur vie, avaient été liés d'une amitié si étroite et si pure.

L'église de Saint-Amé, où les précieux restes de saint Maurant furent conservés jusqu'en 93, dans une chapelle de cette grande, riche et magnifique collégiale, est aujourd'hui détruite et il n'en reste plus aucun vestige.

On voyait dans cette église une grande et magnifique chapelle, avec un autel dédié sous le triple vocable de saint Mirant, de sa mère, sainte Rietrude, et de son bienheureux père, Adalbaud. On y voyait également leurs trois statues. Celle de saint Maurant était au milieu; elle portait un vêtement de distinction en forme de manteau royal, fleurdelisé, de la main droite un sceptre, et de la gauche un édifice surmonté d'un clocher. Les fleurs de lis indiquaient; sa haute lignée, et l'édicule, ses fondations religieuses. De ces trois statues, il ne reste plus aujourd'hui que celle de saint Maurant.

L'abbaye de Saint-Ghislin, en Hainaut, se vante aussi de posséder le crâne de saint Maurant dans une belle tête de vermeil, et la moitié d'un de ses bras dans un autre reliquaire.

On raconte plusieurs miracles opérés depuis sa mort. Le premier se trouve dans la vie de sainte Rictrude, écrite vers la fin du 12<sup>e</sup> siècle par un religieux anonyme de l'abbaye de Marchiennes.

Nous avons dit que les reliques de saint Maurant avaient été transportées plus tard à Douai. En conséquence de cette translation, et avec le consentement du clergé et du peuple de la ville, il avait été statué que, tous les ans, le 5 mai, on célébrerait la fête de saint Maurant avec une grande solennité. Elle devait être annoncée publiquement dans toutes les églises, le dimanche qui précède; toute œuvre servie était interdite ce jour-là, et chacun s'empressait d'assister aux saints offices avec grande dévotion, ainsi que cela se voit encore aujourd'hui, ajoute l'historien. Mais on alla plus loin encore. Par vénération pour ce grand Saint, on en vint, une année, jusqu'à interdire le travail, dès la venue de sa fête, à compter de trois heures de l'après-midi. Or, il arriva qu'un cordonnier s'obstina de rester à son travail après l'heure prescrite, sans respect pour le Saint, sans égard même pour les remontrances que lui faisaient de charitables voisins. «Comment donc !» lui disaient-ils, »et quelle témérité ! Ne voyez-vous pas que c'est Dieu même que vous méprisez en méprisant ses saints et en désobéissant aux commandements de l'Eglise, notre mère ? Avez-vous donc oublié que le Seigneur a dit : *Ceux qui vous écoutent, c'est moi qu'ils écoutent, et ceux qui vous méprisent, c'est moi qu'ils méprisent ?* Or, vous savez très bien que cette fête est d'usage et d'obligation chaque année. Et vous, esclave de l'avarice et d'un vil intérêt, vous ne craignez pas de transgresser le précepte du Seigneur». A quoi ce malheureux prévaricateur répondait (ce que d'ailleurs l'on répond si souvent encore aujourd'hui) : «Eh les prêtres nous imposent ce qu'ils veulent, au gré de leurs caprices. Et qu'est-ce donc que Maurant, qu'est-ce que Rictrude, sa mère ? des hommes comme nous, rien de plus. Lis étaient nés dans la richesse, voilà tout; mais ils n'étaient pas d'une autre nature que nous; et, à la mort, ils sont allés rejoindre leurs pères tout comme les autres. Je ne les honore ni ne les crains, ils ne peuvent rien ni pour ni contre moi ils sont bien morts».

A peine avait-il achevé ces blasphèmes, continue l'historien, que, se remettant de nouveau à son ouvrage, tout à coup, je ne sais comment, le tranchant qu'il tenait d'une main, va transpercer l'autre comme s'il eut voulu découper un morceau de cuir. Il n'en put jamais être pleinement guéri et demeura estropié tout le reste de sa vie, en sorte que, ne pouvant plus travailler, il se vit peu à peu, de riche qu'il était d'abord, réduit à l'indigence, accablé de dettes, et contraint, pour échapper à ses créanciers, de s'enfuir secrètement du pays, n'ayant plus rien.

Les voisins ne manquèrent pas alors de se rappeler les blasphèmes qu'ils lui avaient entendu proférer, et de voir dans son malheur un juste châtiment de son impiété. On le sut bientôt dans toute la ville, et la dévotion pour le culte des Saints reprit, dès ce moment, une nouvelle ferveur.

Dans un autre *Recueil de la vie et des miracles de sainte Rictrude*, composé par un autre religieux, nommé Vualbert ou Gualbert, et qui se trouve également parmi les manuscrits de Marchiennes, il est parlé d'un puits, dont nous avons dit un mot plus haut, appelé puits de saint Maurant, que lui-même, par respect, avait fait creuser pour qu'il put servir exclusivement à laver et à purifier les vases sacrés et les linges de l'autel; on ajoute que l'on y voyait venir un grand nombre de malades, atteints d'écrouelles ou de scrofules, et que, continuellement ils éprouvaient par la vertu du Seigneur Jésus Christ, combien était puissante l'intercession de sainte Rictrude et de son bienheureux fils saint Maurant; car, après avoir bu de cette eau salubre, s'en être lavés le visage et le corps, ils s'en retournaient parfaitement guéris et pour toujours.

Jean Buzelin, dans son *Histoire de la Belgique*, imprimée à Douai, en 1624, a recueilli beaucoup de choses sur saint Maurant. Il raconte, entre autres, comme l'ayant tiré d'un livre précieux appartenant à l'église de Saint-Amé de Douai, que, lors d'une translation des ossements de saint Maurant dans une nouvelle chasse, translation faite à Douai, en l'année 1139, par Alvis, évêque d'Arras, en présence de plusieurs personnages importants, et entre autres de Goswin, abbé du monastère d'Anchin, dans le Hainaut, et archimandrite de la Chaise-Dieu, en Auvergne, il parut une sorte de prodige, qui contribua singulièrement à faire éclater de nouveau la gloire de saint Maurant, et à justifier les honneurs que la piété des fidèles s'empresse de lui rendre. On vit, et tout le monde en fut témoin, un cercle tout fait extraordinaire, nuancé de diverses couleurs, environner en forme de couronne tous ceux qui maniaient alors les sacrés ossements, et cela jusqu'à ce qu'ils achevèrent de les déposer dans la nouvelle châsse.

...

